

le goût de l'Histoire
de jean-claude zylberstein

ERNIE PYLE

G.I. JOE



LES
BELLES
LETTRES

ERNIE PYLE

G. I. JOE

PARIS
LES BELLES LETTRES
2024

www.lesbelleslettres.com
Retrouvez Les Belles Lettres sur Facebook et Twitter.

© 2024, pour la présente édition,
Société d'édition Les Belles Lettres
95, bd Raspail, 75006 Paris

ISBN : 978-2-251-45563-1

À TERRE

Le soldat américain est incurablement enclin à prendre ses désirs pour des réalités. A cette date, en Afrique du Nord, le Yankee moyen pensait, en dépit des lenteurs de la campagne de Tunisie et des immenses distances qu'il restait à parcourir, que la guerre serait finie en avril 1943.

Les censeurs me dirent que les lettres des soldats à leurs familles étaient remplies de prédictions de ce genre. Je sais, d'autre part, que dans les camps on était prêt à parier de fortes sommes sur la date de l'armistice, — quand on pouvait trouver preneur pour un tel pari. Lorsque j'essayais de montrer qu'une victoire rapide était contraire à toute logique et que prédire la fin de la guerre pour dans un an était déjà faire preuve d'optimisme, on me regardait comme si j'étais fou.

Nos soldats n'avaient plus une nostalgie malade du pays, mais ils pensaient constamment à leurs foyers. J'entendis même un général dire un jour : « Je ne sais pas ce que je donnerais pour passer vingt-quatre heures à New York. Je voudrais seulement voir à quoi cela ressemble et entendre ce que les gens disent ».

Dans mes tournées à travers les camps, la question que j'entendis le plus souvent ne fut pas « Que dirent les journaux ? », mais « A quoi pense-t-on chez nous ? »

Malheureusement je n'en savais pas plus long qu'eux. Tout ce que je savais était ce que je lisais dans les journaux français.

J'y vis un jour un paragraphe d'où il ressortait que l'Amérique avait construit trente-deux mille *chars* au cours de l'année passée. Je supposais que «char» voulait dire «chaise» (*chair*) ou «femme de ménage» (*char-woman*). Mais mon dictionnaire franco-anglais m'affirma péremptoirement que le mot signifiait «chariot». Tout ce que je pus dire aux soldats des camps fut que quelque chose de bien curieux se passait en Amérique: on construisait trente-deux mille chariots!

Non, nous ne savions pas ce que vous pensiez en Amérique, mais j'espère que vous ne vous laissiez pas tromper par l'espoir que nous rentrerions à New York au printemps prochain. Mes talents de prophète n'étaient pas très développés, mais j'estimais que notre secteur d'Afrique du Nord ne serait pas très passionnant avant quelque temps. Après l'occupation initiale, il y aurait nécessairement une période d'organisation et d'accumulation d'immenses réserves d'hommes et d'approvisionnements. Nous étions alors au milieu de cette période.

Un très petit nombre seulement d'Américains participaient aux batailles d'Afrique du Nord. Le reste des unités de combat attendait pendant que l'intendance était formidablement affairée, jour et nuit, à l'arrière des lignes.

Une fois encore, semblait-il, nous attendions le moment où il serait, comme disait M. Churchill, le plus avantageux pour nous et le plus désavantageux pour Hitler d'engager les opérations. Je n'avais pas la moindre idée du moment et de l'endroit où nous frapperions.

Sur la carte, El Agheila a l'air d'être à une après-midi d'automobile de l'Algérie. En fait, la distance comprise entre Alger et El Agheila est égale à celle qui sépare New York de Kansas City. J'espérais que nos compatriotes ne s'impatientseraient pas trop si rien ne semblait se passer pendant quelque temps.

Tout d'un coup, nous reçûmes une avalanche de lettres d'Angleterre et d'Amérique. Les sacs de courrier s'empilaient par milliers sur les quais. Ils faisaient des monticules aussi hauts que des meules de paille. Le Bureau de Poste de l'Armée travaillant avec une célérité remarquable, tria et distribua aux destinataires toutes ces lettres en l'espace de trois jours.

Certains reçurent jusqu'à soixante-quinze lettres à la fois. Une de mes connaissances en eut deux : l'une lui annonçait qu'un de ses amis avait pris pour lui un abonnement au *Reader's Digest*, ce qu'il savait déjà ; l'autre était une circulaire miméographiée, envoyée par sa femme, au sujet d'une kermesse organisée dans une église. Le destinataire n'avait rien reçu de sa femme depuis des semaines. En parlant de son courrier, il employa des termes très peu édifiants.

Une autre de mes connaissances, un colonel de San-Francisco, n'avait pas eu de nouvelles de sa femme depuis trois mois, de ses amis depuis un temps encore plus considérable. Le déluge épistolaire qui nous inonda ne lui apporta qu'une lettre. Elle émanait d'un vice-président de la Compagnie des Pneus Goodrich, lequel l'informait qu'il était de son devoir patriotique d'économiser ses pneus.

La meilleure histoire est sans doute la suivante. Le capitaine Raymond Ferguson reçut un cadeau de Noël de sa tante. C'était la première fois qu'elle lui faisait un cadeau depuis des années. Il fut extrêmement touché quand il vit que le paquet avait été envoyé par ses soins. Il ouvrit la boîte avec enthousiasme. Mais il fit une grimace lorsqu'il vit le contenu. C'était un énorme paquet de papier à lettre pour courrier aérien photographique (*V-Mail*). Le capitaine Ferguson, qui était le chef du service postal de l'armée dans ce secteur, avait déjà des millions de feuilles de papier à lettre de ce genre.

Le lieutenant Herbert Desgorges, un de mes amis, reçut vingt lettres de sa femme. Un autre de mes amis, le lieutenant Bill Wilson, reçut le même jour trente lettres personnelles.

On raconte qu'un soldat qui n'avait rien reçu de sa femme depuis trois mois fut tellement dégoûté qu'il lui écrivit une lettre de rupture, dans laquelle il lui disait qu'il allait demander un divorce. Après quoi il reçut un paquet de cinquante lettres écrites au cours des trois mois précédents. Il dut câbler pour annuler ses menaces de divorce.

En ce qui me concerne, je n'eus que deux lettres, l'une d'une jeune fille de Pittsburgh me demandant de dire bonjour à son fiancé et l'autre d'un individu de l'Iowa me disant que les œufs étaient en abondance et ne coûtaient que trente-huit *cents* la douzaine. Je conjecturai que les cinquante lettres de ma famille s'étaient perdues au fond de quelque océan.

* * *

Les films américains, prohibés pendant l'occupation allemande, furent présentés de nouveau. Il y avait plusieurs cinémas très modernes dans les villes les plus importantes, mais les films récents n'étaient pas encore arrivés.

On sortit de leurs tiroirs d'incroyables antiquités. Un cinéma sortit un film dont la vedette était Sessue Hayakawa, qui est disparu depuis si longtemps de l'écran qu'à moins d'être un homme mûr, on n'en a jamais entendu parler. Une autre vedette était le chien Rin-Tin-Tin, mort, hélas ! depuis bien longtemps...

* * *

(extraits de *Journal*)

... Le capitaine Stan Pickens, roi du Coca-Cola à Charlotte (Caroline du Nord), est allé en ville et a acheté un violon algérien avec un étui de bois, pour passer le temps au camp. Il a payé l'instrument vingt-deux dollars et a eu de la chance d'en trouver un à ce prix, car les magasins spécialisés sont à peu près vides... Le lieutenant-colonel Gurney Taylor a pris l'habitude de me rendre

visite en ville pour se servir de ma salle de bain. Il lui est arrivé ainsi d'avoir deux bains en moins d'une semaine. Cela l'a rendu rudement propre : il en est devenu une sorte d'oiseau rare... Le soldat de seconde classe Chuck Conick, de Pittsburgh, a reçu un jour tout un paquet de *Pittsburgh Presses*. Malheureusement, ces journaux dataient déjà de quatre mois... J'ai eu une nouvelle expérience, — celle de conduire un camion militaire la nuit sur une distance de cinquante milles, pour aider un soldat fatigué. C'était la première fois que je conduisais depuis que j'ai quitté l'Amérique, six mois auparavant. J'ai trouvé cela merveilleux. Par parenthèse, la circulation, en Afrique du Nord, se fait à droite, comme chez nous. Après tous ces mois passés en Angleterre, où l'on circule sur la gauche, j'ai eu l'impression, pendant les tout premiers jours, que j'étais du mauvais côté de la route... Le bruit court que le navire qui nous a amenés d'Angleterre, a été coulé sur le chemin du retour. Je suis profondément chagriné à la pensée que ce fidèle bâtiment repose peut être au fond de l'océan... Une quantité considérable de promotions viennent d'être annoncées. Plusieurs officiers n'ont pas les insignes de leur nouveau grade. Ils doivent continuer à porter leurs anciens insignes, car on ne trouve pas ici d'insignes américains. On m'a parlé d'un sous-lieutenant ambitieux et prévoyant qui a emporté tous les insignes possibles depuis les deux barres du lieutenant jusqu'aux trois étoiles du général... Le journal de l'armée, *Stars and Stripes*, a commencé à imprimer une édition nord-africaine. Le lieutenant-colonel Egbert White et le lieutenant Harry Harcher sont arrivés en avion à Alger venant de Londres et, avec le sergent Bob Neville, ont monté les presses et commencé à imprimer en moins d'une semaine. Le journal est un hebdomadaire mais promet de devenir quotidien.

Quatre bons soldats, qui avaient déjà fait plus que leur devoir dans cette guerre, arrivèrent en Algérie de façon inopinée. C'étaient Kay Francis, Martha Raye, Mitzi Mayfair et Carole Landis.

D'aucuns ont peut-être pris à la légère la contribution des vedettes de Hollywood à l'effort de guerre. Pas moi. Ces quatre jeunes femmes se sont presque tuées à la tâche pour distraire les soldats. Elles ont fait des voyages dangereux. Elles ont vécu et travaillé dans des conditions extrêmement peu agréables. Elles n'ont pas reçu un sou. Elles perdaient beaucoup et n'avaient rien à gagner, rien de tangible en tout cas. Mais je suis sûr qu'elles sont rentrées chez elles avec un sentiment reconfortant de satisfaction profonde : elles savaient qu'elles avaient fait plus que leur simple devoir.

Le quatuor de vedettes était parti d'Amérique en octobre 1942. Elles avaient traversé l'Atlantique en *Clipper*, fait la tournée des camps de l'Irlande du Nord et de l'Angleterre et, en dépit des sombres prédictions qu'on leur avait faites, étaient arrivées en Afrique dans des *Forteresses Volantes*. Elles avaient vu tomber des bombes et elles connaissaient la popote militaire. Elles avaient dormi en moyenne quatre heures par nuit. Chacune d'elles avait eu une attaque de grippe. Elles avaient dû laver elles-mêmes leur linge, parce que c'était la seule façon de le faire nettoyer. Or, si elles l'avaient voulu, elles auraient pu se reposer sur le sable de Californie.

Lorsqu'elles arrivèrent à l'un de nos aérodromes avancés du désert, elles donnèrent leur représentation l'après-midi, en plein soleil, sur un gros camion de démolisseur, entourées de soldats assis par terre. Leurs paroles étaient les premiers sons anglais que les soldats avaient entendu depuis plusieurs mois sortir de la bouche d'une femme. Dire qu'ils apprécièrent cette visite serait sous-estimer leurs sentiments.

Une représentation de ce genre a l'avantage de donner l'occasion aux soldats de s'imaginer comme de grands amoureux et d'offrir un aliment à leur nuance toute spéciale d'humour.

Kay Francis ouvrit le feu en disant que le quatuor aimait mieux être ici que dans n'importe quel endroit du monde. Une cascade de coups de sifflet s'ensuivit. Puis elle dit : « La raison en est qu'il n'y a pas d'autre endroit où nous pourrions être les seules femmes au milieu de plusieurs milliers d'hommes ». Tout le monde éclata de rire. « Et je sais », continua-t-elle, « que chacun de vous me protègerait, n'est-ce pas ? »

Ces paroles amenèrent des « Ah ! oui ! », des cris et des sifflements d'admiration.

Lorsque Carole Landis parut, un grand soupir s'éleva dans la foule. Carole, vous le savez, est une personne d'apparences plutôt sensuelles. Quand elle termina sa chanson et tendit les bras vers ses auditeurs, une voix pathétique pâmée s'éleva des confins de l'assistance : c'était un garçon qui se sentit trop seul et qui hurlait au monde sa misère d'une façon tragi-comique : « Je ne *peux* plus ! »

Mitzi Mayfair portait une petite chose verte brillante et donna ses fameuses danses. Une ou deux douzaines de soldats étaient perchés sur la grande traverse d'acier du camion au-dessus d'elle ; chaque fois que Mitzi levait la jambe, ils faisaient semblant de se pâmer et de tomber à la renverse. Mitzi termina son numéro en demandant des volontaires pour danser le *jitterbug*. Les hommes étaient timides, mais finalement un soldat de deuxième classe descendit de son perchoir, poussé par ses camarades. Ce n'était pas un simple amateur de l'art du *jitterbug*, mais elle eut raison de lui rapidement. Elle termina en jetant le soldat épuisé sur son dos et en lui faisant quitter la scène de cette façon.

Il arrive que cette prouesse ne soit pas toujours facile pour Mitzi. Un soir, en Angleterre, elle dut porter sur ses épaules un homme qui pesait 225 livres. Une autre fois, elle se foula l'épaule. Enfin, dans sa seconde représentation à l'aérodrome, elle faillit rencontrer son Waterloo.

Le spectacle était réservé aux officiers de l'armée de l'air, ceux qui avaient accompli des missions de bombardement et de chasse.

Ils n'avaient rien de timide. Lorsque Mitzi demanda des volontaires, un certain capitaine Tex Dallas se leva. C'était un pilote de Forteresse qui n'avait pas froid aux yeux. Tex enleva sa veste, la plia proprement et s'avança d'un air de défi sur la scène. Mitzi lui murmura quelques instructions, mais Tex ne les suivit pas à la lettre. Au lieu de faire semblant d'être épuisé, ce fut lui qui, au bout d'une minute, mit presque *knock-out* la pauvre Mitzi. Après l'avoir pourchassée sur toute la scène, il la força finalement à se cacher derrière le piano. L'assistance applaudit frénétiquement.

Mitzi était prête à s'avouer vaincue. Mais Tex, à ce moment, renonça à poursuivre la plaisanterie et se laissa emmener de la scène par la danseuse.

J'avais vu Mitzi danser à New York dans des comédies musicales. Je la vis danser dans le désert, habillée de *slacks* couverts de poussière. J'appris qu'elle avait déjà donné un an et demi de la vie à l'effort de guerre et qu'elle s'était engagée pour toute la durée des hostilités. Tout ce que je puis dire, c'est que c'est une «chic fille.»

Martha Raye fut la véritable étoile de la troupe. Les soldats adorèrent son type d'humour «tarte à la crème». Ils hurlaient de joie avant la fin de son numéro. Pour terminer le spectacle, les quatre actrices chantèrent les hymnes nationaux français, britannique et américain.

Les jeunes femmes étaient fort chagrinées à cause de l'incident suivant. Un des speakers américains d'Alger avait, semble-t-il, déclaré dans un programme de radio destiné à l'Amérique, qu'elles ne voulaient pas aller sur le front tunisien parce qu'elles avaient peur. Il avait demandé si elles se croyaient supérieures aux autres.

En réalité, elles avaient supplié les autorités de les laisser aller en Tunisie, mais on avait refusé leur requête. Les généraux n'avaient pas voulu les envoyer là-bas parce qu'ils pensaient qu'une concentration d'hommes attirés par le spectacle serait dangereuse. Ces jeunes femmes n'avaient pas peur. Carole Landis voulait même accompagner une mission de bombardement.

* * *

Une quantité inouïe de choses sont endommagées en temps de guerre. Moins de deux semaines après notre débarquement en Afrique, une Commission Militaire des Réparations s'était installée dans chacune des grandes villes que nous occupions et distribuait de l'argent aux citoyens qui avaient à déplorer des dommages de guerre, personnels ou matériels, dus à nos troupes. La Commission d'Oran comprenait douze officiers et treize hommes. Elle examina cent soixante-cinq cas pendant les deux premières semaines. Elle remboursa le premier plaignant trois jours après sa création.

La plupart des réparations étaient d'ordre secondaire. Un grand nombre compensaient des dommages encourus par les cultivateurs lorsque des soldats étaient passés par leurs champs ou y avaient campé une nuit. La commission comprenait un fermier américain, qui apportait l'aide de sa compétence pour résoudre ces problèmes. C'était le major William Johnson, qui avait à six milles de Duluth (Minnesota) une ferme de deux cents *acres*. Par une ironie du destin, il avait été tellement occupé au bureau à examiner les demandes d'indemnités qu'il n'avait pas eu le temps de quitter Oran et de visiter une seule ferme algérienne.

Il y avait un assez grand nombre d'accidents de la circulation. Au cours des trois premières semaines, cinq personnes et huit ou dix mules furent tuées par des camions. La commission donna des indemnités de deux cents dollars pour une bonne mule. C'était plus que le prix d'une mule en Amérique, mais les bonnes mules étaient plus difficiles à trouver ici. Le prix d'un cheval était approximativement le même.

La Commission se trouvait en présence d'un problème difficile : comment rembourser les objets détruits et irremplaçables ? Une femme, par exemple, demanda trois cent soixante-quinze francs pour un poste de T.S.F. que l'armée avait réquisitionné. Elle déclarait l'avoir payé deux cent cinquante francs, mais en demandait

trois cent soixante-quinze francs pour la seule raison qu'on ne pouvait pas s'en procurer un autre. La Commission la suivit dans son raisonnement et lui donna trois cent soixante-quinze francs.

Le président de la commission était le lieutenant-colonel George T. Madison, un homme de haute taille, mince, qui prenait son temps en parlant. Il était, dans le civil, avocat. Je n'oublierai jamais le colonel Madison : il commandait le petit détachement qui nous fit sortir du bateau ; c'est derrière lui que je suis entré dans Oran pour la première fois. J'avais un autre ami dans la commission : c'était le capitaine John M. Smith. Il connaissait plusieurs de mes amis et me donna de leurs nouvelles grâce aux lettres qu'il reçut.

* * *

Un de mes amis de l'armée, le caporal Jimmy Edwards, était dans la cavalerie avant la guerre. Aussi devint-il fou de joie à la vue des chevaux arabes qu'il voyait dans ce pays-ci. Étant un vieil hippophobe depuis longtemps, je refusai de regarder les bêtes. Jimmy me les décrivit alors dans les termes suivants : « Je ne peux pas m'empêcher de remarquer comme elles sont belles. Elles ont des petites pattes, des corps minces, des têtes bien faites et des petites oreilles. Je les ai vus attelées à ces voitures à deux roues qu'on rencontre dans les rues de la ville. Un propriétaire m'a dit que je pourrais en acheter une pour deux cents dollars environ. Ce n'est pas bon marché, mais je suis sûr que j'aimerais en avoir une dans mon écurie chez moi ».

Un animal nous plut à tous les deux, à Jimmy et à moi : ce fut le *burro* ou l'âne africain. Ses dimensions sont seulement les deux-tiers de celles du *burro* du Sud-Ouest des États-Unis. Sa crinière est plus luisante ; elle lui donne un aspect plus net ; mais il a l'air aussi drôle. Jimmy s'amusa à en mesurer un. Il n'avait que trente-cinq pouces de haut ; sa curieuse tête comptait pour la moitié de sa taille. Je demandai au *burro* s'il savait que les Américains étaient arrivés. Il secoua la tête et me dit que l'administration

lui importait peu, pourvu qu'il fût nourri. Il n'était pas le seul à penser ainsi.

L'affection des Américains pour les bêtes familières ne manque jamais de faire mes délices. Dans l'ensemble, nous sommes, semble-t-il, essentiellement bons pour les animaux. Vous seriez surpris de savoir le nombre de nationalités qui ne le sont pas. Nos soldats ont été souvent choqués — je les ai entendu cent fois faire cette remarque — de la façon dont les Arabes maltraitaient leurs chiens et leurs *burros*.

Je ne pus m'empêcher de rire quand je vis la collection de bêtes familières qui m'attendait à un camp que je visitai. Il y avait là une quantité innombrable de chiens, plusieurs chats, une gazelle, un singe, deux ou trois lapins, un âne et, croyez-moi si vous voulez, une demi-douzaine de poules.

Une gazelle, a-t-on dit, est un hybride de lapin et d'élan américain. En fait, c'est un minuscule cerf de poche, délicat et gracieux, pas plus haut qu'un grand chien. Vous avez entendu parler de la vitesse de la gazelle. On dit qu'on l'a chronométrée et qu'elle fait du cent kilomètres à l'heure. Elle vit à l'état sauvage dans les montagnes d'Algérie et les Français la chassent. Plusieurs de nos officiers allèrent à la chasse à la gazelle. Personnellement, je répugnais autant à tirer sur l'une d'elles qu'à tirer sur un bon chien.

Le chien le plus amusant du camp était un petit bâtard duveté nommé *Ziggie*. Il appartenait au caporal Robert Pond. Le caporal avait payé *Ziggie* cinq cents francs et il ne s'en serait pas séparé pour un empire.

* * *

Je rencontraï quatre jeunes lieutenants de l'armée de l'air. Ils faisaient partie de l'équipage d'un bombardier récemment arrivé d'Amérique. Ils avaient exécuté trois missions au cours de leurs dix premiers jours sur ce continent et avaient, chaque fois, été touchés. Pas descendus, mais touchés dans les airs.

La troisième fois, un des moteurs fut démolé et un gouvernail fut emporté. Nos amis avaient réellement mis les bouchées doubles. Je leur demandai si cette soudaine et violente expérience les électrisait ou s'ils trouvaient leur aventure étrange. Ils éclatèrent de rire et déclarèrent qu'ils éprouvaient seulement un peu de regret et de gêne à l'idée que leur appareil serait inutilisable pendant quelques jours.

Ces quatre aviateurs étaient le pilote Ralph Keele, un Mormon de Salt Lake City, le co-pilote William Allbright, le navigateur Robert Radcliff et le bombardier Eugene Platek.

* * *

Quantité de soldats laissèrent pousser leurs barbes. On aurait pu se croire dans une des villes américaines de l'Ouest, la semaine avant la cérémonie commémorative des Pionniers. Hollywood aurait trouvé ici tous les types de barbe qui existent sous le soleil. Il y en avait des grosses et féroces, des blondes frisées, des minces recherchées, des acides, des droites, il y avait des petits balais et des barbes de boulevardier et des favoris irlandais. Je laissai pousser ma barbe pendant deux semaines, mais personne ne la remarqua. Je jetai le manche après la cognée.

* * *

Dans tous les secteurs voisins du front, il n'y avait rien qui ressemblât à un *Post Exchange*.¹ C'est l'armée qui distribuait gratis les objets de première nécessité tels que cigarettes, savons, lames de rasoir, etc. Cependant, un jour que j'essayais, à un poste avancé, de me procurer de la poudre dentifrice, le sergent, d'un air dégoûté, me déclara qu'il n'y en avait pas parce que nous n'étions pas dans la zone de combat.

1. (Note du Traducteur) *Post Exchange*: cantine.

« Pas dans la zone de combat ? » déclarai-je avec étonnement.
« Qui est-ce qui en a décrété ainsi ? »

« Un type à son bureau, là-bas, là-bas, très loin », dit-il. « En premier lieu, je ne sais pas où il pense que nous pourrions nous procurer de la pâte dentifrice et en second lieu, je lui souhaite d'être ici quelques soirées quand les bombes commencent à siffler. Je vous parie que vous ne pourriez pas le sortir de son abri pendant toute la nuit. Pas dans la zone de combat ! Zut ! »

* * *

Il n'y avait pas de *Post Exchange*, mais je trouvai des membres du personnel de la *Military Police*. Deux d'entre eux étaient de mes amis. Je les trouvai aussi sympathiques que n'importe laquelle de mes connaissances de l'armée. Un jour, un officier se trouvait dans ma chambre en même temps qu'eux. Après qu'ils furent partis, il me dit : « Vous êtes l'individu le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré. Je suis dans l'armée depuis trois ans et vous êtes le premier type dont j'aie entendu parler qui connaisse un *M.P.* personnellement. Personne ne connaît de *M.P.* ».

Peut-être, mais dans ce cas, on ignore l'un des plus magnifiques corps de l'armée. Les *M.P.* n'ont pas du tout la même réputation que dans la dernière guerre. Ils sont choisis avec soin, reçoivent une instruction spécialisée et font partie d'une organisation permanente. Un *M.P.* sert pendant toute la guerre comme *M.P.* Il est fier de son organisation ; il a le respect des autres soldats.

Je parlais un jour avec un officier et nous discutons d'une bagarre qui avait eu lieu dans un bar la nuit précédente : un ivrogne avait essayé de poignarder un *M.P.* L'officier me dit : « Quiconque s'attaque à un *M.P.* est fou. Les *M.P.* sont des hommes triés sur le volet. Leur instruction commence au point où les *Commandos* achèvent leur entraînement. Ils connaissent toutes les méthodes de combat du monde... »